Annales historiques de la Révolution française

371 | janvier-mars 2013
Robespierre

Marion F. GODFROY, *Kourou, 1763 : le dernier rêve de l'Amérique française*

Paris, Vendémiaire, 2011, 280 p., ISBN 978-2-36358-013-9, 20 €.

Bernard Gainot

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/ahrf/12736
DOI : 10.4000/ahrf.12736
ISSN : 1952-403X

Éditeur :
Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée
Date de publication : 1 mars 2013
Pagination : 216-218
ISBN : 978-2-200-92824-7
ISSN : 0003-4436

Référence électronique
Bernard Gainot, « Marion F. GODFROY, *Kourou, 1763 : le dernier rêve de l'Amérique française* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 371 | janvier-mars 2013, mis en ligne le 19 avril 2013, consulté le 10 juillet 2023. URL : http://journals.openedition.org/ahrf/12736 ; DOI : https://doi.org/10.4000/ahrf.12736

Ce document a été généré automatiquement le 10 juillet 2023.

Tous droits réservés

Marion F. GODFROY, *Kourou, 1763 : le dernier rêve de l'Amérique française*

Paris, Vendémiaire, 2011, 280 p., ISBN 978-2-36358-013-9, 20 €.

Bernard Gainot

RÉFÉRENCE

Marion F. GODFROY, *Kourou, 1763 : le dernier rêve de l'Amérique française*, Paris, Vendémiaire, 2011, 280 p., ISBN 978-2-36358-013-9, 20 €.

1 Ce livre est le prolongement de la thèse de Marion Godfroy, récemment soutenue à l'EHESS. Il retrace en onze chapitres, d'une plume alerte qui en rend la lecture fluide et agréable, l'histoire d'un désastre, celui de la France équinoxiale. Quelques quarante années plus tard, la France rejoue, à quelques variantes près, la tragédie de la Louisiane. Le cadre est étatique là où l'acteur principal était la Compagnie des Indes. Mais, déjà, on avait puisé dans le réservoir démographique rhénan pour ne pas contrevenir aux théories populationnistes toujours bien ancrées. On avait déployé toute une publicité qui vantait les charmes d'un pays de cocagne ; comme si la latitude n'avait aucun effet pour nuancer la palette colorée qui décrit un paradis où tout pousse en abondance, où le climat est enchanteur, où la mise de fonds rapporte au centuple. Et jusqu'à la recherche des boucs émissaires lorsque la réalité de la catastrophe humanitaire a dissipé l'illusion de l'eldorado.

2 La Guyane a attiré l'attention des compagnies très tôt, combinant recherche de l'or, visées stratégiques sur le flanc de l'Empire portugais, et mise en exploitation des franges littorales par les habitations qui cultivent le sucre, ou des productions locales, comme le roucou. La colonie de Cayenne vivote aux alentours du bourg : quelques plantations survivent dans des conditions difficiles, avant la Guerre de Sept ans, menacées par les maladies et les ruptures d'approvisionnement.

3 C'est alors que l'intérêt pour ces terres équinoxiales se réveille, dans l'espoir fort peu réaliste de remplacer les espaces glacés du Canada, par les littoraux chauds et humides,

entre Oyapock et Maroni. Choiseul se fait concéder à titre héréditaire, à la fin de l'année 1763, tout le territoire situé à l'embouchure du fleuve Kourou, quelques dizaines de kilomètres au nord-ouest de Cayenne. Son projet est de créer en ces lieux un établissement de paysans soldats, une colonie blanche au lieu d'une colonie à esclaves, apte à assurer une base arrière pour les établissements antillais, tout en approvisionnant ces derniers en bois, bétail et salaisons, tous produits qui venaient antérieurement du Canada. Le parti philosophique, dont Choiseul se veut le protecteur, a quelque peu orienté ce projet : le travail libre remplace le travail servile, l'exclusif commercial est levé, le ministère se passe de l'intermédiaire des compagnies à privilèges. Une direction bicéphale est mise en place, sur le modèle des autres colonies royales ; un gouverneur, Turgot, le frère du futur contrôleur général, pour la défense, un intendant, Chanvalon, pour la gestion. Puis le ministère s'associe à un groupe financier allemand pour recruter des colons, sur des terres allemandes de préférence, afin de ne pas dépeupler le royaume. D'étape en étape, Marion Godfroy nous fait revivre le périple de ces familles, du Rhin à l'île d'Aix. La fatigue, l'insuffisance de nourriture, épuisent les organismes, la traversée fait le reste. Ce sont des malades qui sont débarqués aux îles du Salut, car, sur le continent, les infrastructures ne sont pas prêtes à les accueillir ; on comptait sur les premiers arrivants pour aménager les infrastructures pour la masse des futurs arrivants. Mais, grisés par les promesses des concessions de terrains, ou affaiblis par le typhus et la dysenterie, donc peu enclins à se mettre au travail, ils sont par ailleurs laissés sans ressources par l'intendance. Et le rythme des convois continue à déverser les colons en une noria infernale. L'expédition tourne au désastre sanitaire, constaté par le gouverneur Turgot lorsqu'il arrive enfin, à la fin de l'année 1764. Son principal souci est de faire porter toute la responsabilité sur Chanvalon. Sur 10 446 colons qui ont effectué la mortelle traversée, il n'en reste plus que 1 784 en 1765 ; 60 % sont décédés, 918 sont rapatriés en catastrophe.

4 L'auteur nous fait revivre toute cette expédition, avec un souci du détail qui rend la lecture captivante, promenant le lecteur des cabinets ministériels aux villages traversés par les colonnes de migrants jusqu'aux hôpitaux surpeuplés du bourg de Cayenne. Elle exploite avec bonheur les nombreuses sources d'archives, les mémoires des protagonistes, les journaux d'époque, et jusqu'aux rares documents iconographiques qui renvoient l'image des littoraux guyanais.

5 Comme pour une défaite militaire, on cherche les responsables du désastre. Turgot a fait arrêter Chanvalon, qui est traduit au Conseil supérieur de Cayenne, dès 1765. Il est ensuite emprisonné au château de Ham. Puis c'est au tour de Turgot de répondre de ses négligences, mais il s'autorise de la position de son frère pour en partager les aléas de carrière. On découvre enfin que la Guyane est une terre malsaine pour l'organisme européen, et la colonie se voit durablement affligée de la désastreuse image de « tombeau de l'homme blanc », ce qui ravive dans l'imaginaire métropolitain le détestable souvenir de la Louisiane.

6 L'auteur a le souci d'inscrire cette épopée du Nouveau Monde dans des perspectives plus larges. Ses conclusions suscitent toutefois quelques interrogations. La perspective de l'*histoire atlantique*, posée d'emblée et appuyée encore avec force dans la postface de Patrice Higonnet est convaincante lorsqu'il s'agit de replacer cette expérience dans les grands mouvements migratoires de longue durée vers l'Amérique, ou dans la recherche de voies nouvelles pour la colonisation qui se font jour dans les métropoles européennes à partir de 1750. Certes, mais il faut veiller à ce que cette perspective

globalisante ne masque pas la dimension proprement impériale de l'entreprise. L'empire colonial français qui se dessine après la Guerre de Sept ans n'a pas que l'Amérique pour seul pilier, cela se vérifiera encore pour les années 1778-1783, où une part des enjeux se déplaça vers l'Océan Indien. Rien n'est encore vraiment joué avant la série des échecs retentissants de la période napoléonienne, et la colonie guyanaise connut entre-temps un timide essor, et occupa même une position stratégique à l'époque révolutionnaire, et sous le gouvernement de Victor Hugues. L'expédition de Kourou est l'indice très évocateur, parmi d'autres (le Canada, la Louisiane) d'une faiblesse structurelle de cet empire colonial ; son peuplement européen comme socle durable d'une colonisation qui ne soit pas uniquement vouée à n'être qu'une juxtaposition imparfaite d'ateliers d'esclaves.